

JOSEPH
MOINGT S.J.

Croire
quand même

Libres entretiens
sur le présent
et le futur du catholicisme



Champs **essais**

Extrait de la publication

JOSEPH MOINGT S.J.

Croire quand même

«Fuite des fidèles, dissensions internes, tarissement du clergé, conflits d'autorité, méfiance envers la science théologique et biblique, remises en ordre et mesures de restauration, rapports distendus entre Rome, les Églises locales et les communautés de fidèles... Telles sont, en vrac et en gros, les questions vitales qui me furent posées et qui seront agitées dans ce livre. Questions périlleuses, parce qu'elles mettent en cause des structures organiques, questions surtout troublantes pour la foi de notre temps. J'ai accepté néanmoins d'en traiter, parce qu'elles me sont familières et me hantent.

Beaucoup de fidèles hésitent à rester dans l'Église ou à la quitter, comme tant d'autres l'ont déjà fait, ce qui revient souvent, pour eux, à se demander s'ils vont lutter pour garder une foi vivante ou la laisser s'en aller par fidélité à leurs propres exigences de vérité. Le titre donné à ces entretiens, *Croire quand même*, exprime le message, de compréhension et d'encouragement, que ce livre voudrait porter à ses lecteurs.»

Joseph Moingt, jésuite, est considéré comme l'un des plus grands théologiens vivants.

«Le phénomène de librairie autour du dernier livre de Joseph Moingt ressemble à celui qui a suivi le fameux *Indignez-vous!* de Stéphane Hessel. Dans les deux cas, il s'agit d'un vieux monsieur qui n'a plus rien à craindre ni à prouver, et qui peut se permettre, avec la légitimité que confèrent des décennies de travail et d'engagement courageux, de dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas. Toutefois, ce n'est pas tant *Indignez-vous!* que *Restez!* que ce jésuite souhaite dire à ses lecteurs, parfois tentés de quitter l'Église.»
(*La Croix*)

En couverture: Canaletto, *Ruines de l'église de la Sainte Croix à Dresde*, huile sur toile, 1765.
© The Art Archive/DeA Picture Library/
Erich Lessing.

Flammarion

CROIRE QUAND MÊME

DU MÊME AUTEUR

- L'Évangile de la résurrection*, Bayard, Paris, 2009.
- Dieu qui vient à l'homme II. De l'apparition à la naissance de Dieu – 2. Naissance*, Éditions du Cerf, Paris, 2007.
- Dieu qui vient à l'homme II. De l'apparition à la naissance de Dieu – 1. Apparition*, Éditions du Cerf, Paris, 2005.
- La Rémission des péchés*, Desclée de Brouwer, Paris, 2004.
- Dieu qui vient à l'homme I. Du deuil au dévoilement de Dieu*, Éditions du Cerf, Paris, 2002.
- Les Trois visiteurs. Entretiens sur la Trinité*, propos recueillis par Marc Leboucher, Desclée de Brouwer, Paris, 1999.
- La Plus belle histoire de Dieu. Qui est le dieu de la Bible ?*, avec Jean Bottéro et Marc-Alain Ouaknin, Le Seuil, Paris, 1997.
- Les Conciles œcuméniques. Les Décrets, II-2. De Trente à Vatican II* (direction), Éditions du Cerf, Paris, 1994.
- L'homme qui venait de Dieu*, Éditions du Cerf, Paris, 1993.
- La Transmission de la foi*, Fayard, Paris, 1976.
- Le Devenir chrétien*, Desclée de Brouwer, Paris, 1973.
- Théologie trinitaire de Tertullien*, Aubier-Montaigne, Paris, 4 vol., 1966-1969.

Joseph Moingt, s.j.

CROIRE QUAND MÊME

Libres entretiens sur le présent
et le futur du catholicisme

Entretiens menés par Karim Mahmoud-Vintam
en collaboration avec Lucienne Gouguenheim

Champs essais

Extrait de la publication

Première édition © Temps Présent, 2010.
© Flammarion, 2013, pour la présente édition.
ISBN : 978-2-0813-3151-8

Extrait de la publication

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

« Il y a dans le monde deux sortes de grandeurs ; car il y a des grandeurs d'établissement et des grandeurs naturelles. » C'est ainsi que Pascal¹ distinguait deux types d'« autorités » dans le monde : les premières dépendent de la situation ou de la fonction occupée, bref des conventions – ce que Pascal appelait aussi la « fantaisie » des hommes – quand les autres consistent « dans des qualités réelles de l'âme ou du corps ». Aux premières nous devons un respect d'établissement – la déférence ou les signes extérieurs de respect dus à celles et ceux qui incarnent telle ou telle fonction, tel ou tel ordre ; aux secondes, nous devons ou plutôt offrons spontanément notre estime : « Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime ; mais il est nécessaire que je vous salue. Si vous êtes duc et honnête homme, je rendrai ce que je dois à l'une et à l'autre de ces qualités. Je ne vous refuserai point les cérémonies que mérite votre qualité de duc, ni l'estime que mérite celle d'honnête homme. Mais si vous étiez duc sans être honnête homme, je vous ferais encore justice ; car en vous rendant les devoirs extérieurs que l'ordre des hommes a attachés à votre naissance, je ne manquerais

1. Pascal, *Second discours sur la condition des Grands*, dans *Œuvres complètes II*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2000, p. 196.

pas d'avoir pour vous le mépris intérieur que mériterait la bassesse de votre esprit. »

Inutile de préciser que Joseph Moingt a notre pleine et entière estime ; non pas tant parce qu'il a occupé pendant près de 30 ans la prestigieuse fonction de rédacteur en chef de la non moins prestigieuse revue *Recherches de Science Religieuse* ; non pas tant parce qu'il est considéré dans le monde chrétien comme l'un des plus grands théologiens catholiques vivants – même si ces dimensions ne peuvent évidemment pas être étrangères au choix d'un éditeur. Joseph Moingt a notre estime avant tout parce qu'à 95 ans, il incarne à nos yeux la jeunesse et la liberté de l'Église ; que son parcours comme son œuvre témoignent d'une honnêteté et d'un souci de vérité qui n'ont jamais – jamais – été démentis ; que son exigence de rendre raison de sa foi l'ont toujours préservé de la servilité comme de la complaisance...

Inutile également de préciser que mener un entretien face à un tel « monument » – terme qu'il récuserait sans doute – n'est pas chose aisée ; l'exercice se révèle même à certains égards effrayant ! C'est ici sans doute qu'il convient de préciser l'ambition d'une telle entreprise et du livre qui en est né. Ce livre, évidemment, n'est aucunement un livre de théologie tel que Joseph Moingt a pu en écrire tant, jusqu'au monumental *Dieu qui vient à l'homme* publié aux éditions du Cerf – et cela pour deux raisons.

La première parce que Lucienne Gouguenheim et moi-même, qui avons mené ces entretiens, ne sommes pas théologiens, et que nous ne serions pas en mesure de mener un entretien sur ce terrain ; pourquoi alors ne pas avoir fait appel à un spécialiste des questions

débattues ? C'est là qu'intervient la seconde raison, à la vérité la plus importante et plus décisive.

L'ambition du présent ouvrage est de faire découvrir *de façon accessible* au plus grand nombre – chrétiens ou non, croyants ou non – la richesse d'une pensée complexe, nuancée sans être « jésuitique », assurée sans être jamais péremptoire, une pensée qui a de plus le grand mérite d'être en phase directe avec les enjeux contemporains du croire en général, et avec les défis lancés au catholicisme en particulier, dont la crise profonde n'aura échappé à personne.

Restait pour l'« interviewer » à échapper à un écueil mortel pour un livre d'entretien comme pour le lecteur : orienter les questions de façon à obtenir les réponses qu'il *espère*, ou du moins *escompte* en vertu de ses *propres* convictions. Au lecteur de juger si nous avons ou non su éviter un tel écueil.

Restait aussi à éviter un autre écueil – plus « véniel » sans doute – consistant à faire entendre ses propres vues, se faire « mousser » pour reprendre une expression familière, se mettre en avant, paraître *intelligent*... Tout en espérant ne pas avoir posé de questions trop *bêtes*, nous avons au contraire pris le parti de la simplicité, cherchant à explorer une pensée, en approfondir le mouvement, en expliciter les *angles morts* – non sans maladresse sans doute. Et nous savons pleinement gré à Joseph Moingt d'avoir joué le jeu, non sans impatience parfois, mais toujours avec bienveillance et souvent dans une franche atmosphère de bonne humeur. Là encore, le lecteur sera seul juge.

Enfin, cet avertissement serait incomplet sans une dernière précision, d'ailleurs liée à ce qui vient d'être dit, et qui concerne le « lieu » de parole des uns et des autres.

Joseph Moingt avait 94 ans lorsque ces entretiens furent menés ; en face de lui, son principal interlocuteur – moi – en avait 33. D'où l'intérêt de lire aussi ce livre d'entretiens comme une rencontre entre deux générations de chrétiens de confession catholique, reflétant des parcours de vie et de foi différents, mais également soucieux d'interroger leur foi de façon honnête, et d'entrer en résonance avec toutes celles et ceux qui – quelles que soient leurs origines, quelles que soient leur croyances ou absences de croyance – s'interrogent sur la nature et les modalités du croire dans un monde largement et heureusement – du moins est-ce notre position – sécularisé.

K. M.-V.

Lyon, 24 novembre 2010

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Ce livre d'entretiens est constitué de réponses aux questions posées par mes deux interlocuteurs, Lucienne Gouguenheim et Karim Mahmoud-Vintam, pour le compte des Éditions Temps Présent. Il regroupe cinq entretiens qui ont été enregistrés au cours des premiers mois de l'année 2009 à raison d'une séance de deux heures toutes les trois semaines environ. Les questions, laissées entièrement au libre choix des interlocuteurs, m'étaient envoyées quelques jours avant l'entretien par courrier électronique, mais elles m'étaient posées oralement dans un ordre et dans des termes différents, et mes réponses étaient totalement improvisées, de telle sorte qu'elles provoquaient souvent d'autres questions imprévues, parfois des digressions, en général des demandes d'explication. Aucun entretien n'était réservé à un sujet particulier, et il était admis qu'une même question pouvait revenir d'un entretien à un autre.

Il avait été convenu entre nous que je ne me déroberais à aucune question, mais que j'entendais rester sur le plan théologique, ce qui excluait deux types d'interrogations.

D'une part, je ne voulais pas de questions d'un genre biographique ou confidentiel, portant sur ma formation, ma vie privée ou religieuse, mes amitiés, mes études,

mes écrits, ma carrière d'enseignant et d'écrivain. Je professe que le moi est inintéressant, s'il n'est pas forcément haïssable, et je me suis plusieurs fois refusé à des entretiens de ce genre, sauf que j'ai accepté tout dernièrement d'évoquer mes souvenirs sur le temps passé à la direction d'une revue de théologie, qui les a publiés, et aussi, mais non destinés à la publication, sur mon temps de formation et d'enseignement dans la Compagnie de Jésus.

D'autre part, si je ne refusais par avance aucune question théologique, même des plus brûlantes, je ne voulais pas qu'on m'accable de demandes de précisions, de définitions et de formulations didactiques, qui auraient abouti à faire de ce livre d'entretiens une sorte de résumé catéchétique, du genre : « ce que je crois », ou « voici comment je comprends l'ensemble des dogmes catholiques », ou encore « comment j'envisage de réformer les structures de l'Église ». Je ne posais pas ces exigences par prudence et pour me dérober, mais justement pour garder le ton de « libres entretiens » sur des questions que je me pose à moi-même, sur des sujets auxquels je réfléchis présentement, sans rien cacher de mes interrogations, hésitations, et orientations de pensée, mais aussi sans afficher des positions arrêtées, alors qu'elles ne le sont pas dans mon esprit, ni des solutions précises et définitives à tous les problèmes qui se posent de nos jours à l'Église, comme si j'y voyais plus clair que les autres ou que je pouvais à moi seul y porter remède.

Je remercie mes deux interlocuteurs d'avoir bien compris et accepté ces exigences. Certes, ils ont souvent cherché à me repousser aussi loin que possible dans mes retranchements – c'était leur métier d'enquêteur –, mais avec retenue et bonne humeur, non sans s'affronter parfois à ma mauvaise humeur – cela aussi faisait partie du jeu. Ils n'avaient d'ailleurs pas l'intention de me faire

développer une théorie d'ensemble du christianisme, mais de me faire parler sur des sujets qui inquiètent et dont discutent beaucoup de catholiques de nos jours.

De plus, ils me laissaient toute liberté de revoir et de retoucher ces entretiens – et c'est le second point sur lequel je vais m'expliquer.

Les enregistrements de ces entretiens étaient retranscrits et m'étaient envoyés par mail, à mesure que ceux-ci avaient eu lieu, aux fins de relecture et de retouche. Mais j'avais prévenu que je ne pourrais m'en occuper qu'à l'époque des vacances, et encore dans la mesure où elles ne seraient pas requises par d'autres travaux, car j'avais commencé l'année précédente, sinon un peu avant, la rédaction d'un autre livre, qui avait pris du retard, et à laquelle j'entendais consacrer tout mon temps disponible. Ce fut donc seulement au cours de l'été 2009, puis à nouveau de l'été 2010, que je pus revoir, la première fois les deux premiers entretiens, et les trois derniers la seconde fois.

Cette révision fut, en grande partie, un travail de réécriture, ce qui explique sa lenteur. D'abord, parce que le style oral est vite fastidieux sinon insupportable à la lecture : il me fallait éliminer nombre de répétitions, de redoublements, d'exclamations, de surcharges, de tournures incorrectes, sans viser à l'élégance du style, rien que pour le rendre lisible, ou même simplement compréhensible sans risque d'erreur. Toutefois, partout où il se laissait lire sans difficulté, j'ai évité de le retoucher, pour lui garder le plus possible de son caractère premier, celui d'un entretien improvisé, parlé et parfois dialogué, serait-ce au prix d'y maintenir quelques incorrections.

Le travail le plus long fut d'ajouter au texte d'assez nombreuses informations ou explications : les unes, parce

que je me rendais compte de leur nécessité pour compléter mes réponses aux questions qui m'étaient posées, ou pour mieux expliciter ma pensée, ou encore pour prévenir de possibles objections, erreurs d'interprétation, ou interrogations redoublées ; les autres, sans doute les plus nombreuses ou les plus longues, parce qu'elles m'étaient demandées par mes deux interlocuteurs eux-mêmes au moyen de notes insérées dans le texte retranscrit de l'enregistrement.

Toutefois, je n'ai rien changé à l'ordre ni au texte des questions qu'ils m'avaient posées, quitte à y ajouter celles qu'ils avaient mises en note ou, rarement, à couper un trop long développement par une brève question, mais en veillant soigneusement à rester toujours dans le cadre et les limites des sujets abordés dans ces entretiens. Si le lecteur s'étonne que tel problème, théorique, pratique ou historique, n'est pas abordé par moi, la raison en est simplement qu'il n'a pas été soulevé au cours de nos entretiens ; et, si je me suis avisé dans ma relecture postérieure qu'il eût été opportun ici ou là de traiter aussi de ceci ou de cela, je me suis abstenu d'introduire ce sujet de mon seul chef, dès lors qu'il ne me paraissait pas nécessaire à l'élucidation des questions posées et qu'il sortait de leur centre d'intérêt global.

Ce centre d'intérêt est suffisamment désigné par le sous-titre du livre : *Libres entretiens sur le présent et le futur du catholicisme*.

Mes deux interlocuteurs n'étaient pas motivés par le désir de passer en revue, même sommairement, l'ensemble des questions dont débattent les théologiens d'aujourd'hui, mais les graves problèmes que pose à de nombreux catholiques, à de « simples fidèles » qui observent ce qui se passe et y réfléchissent, la situation actuelle de leur Église. Le choix du mot « catholicisme », plutôt que « christia-

nisme », est emblématique à lui seul de ces problèmes : il n'embrasse pas, il s'en faut, tous les articles de la foi ni eux seuls, il ne s'en tient pas à la « théorie » chrétienne, il vise de préférence, en premier lieu, les difficultés, pour les fidèles de l'Église catholique, de vivre et de penser leur foi dans le cadre spécifique de ses structures d'autorité dogmatique et hiérarchique, et, en second lieu, les problèmes d'audience, de crédibilité et de simple survie de cette Église que leur posent sa situation présente dans notre monde sécularisé et son état manifeste de déclin et de crise : fuite des fidèles, dissensions internes, tarissement du clergé, conflits d'autorité, méfiance envers la science théologique et biblique, remises en ordre et mesures de restauration, rapports distendus entre Rome, les Églises locales et les communautés de fidèles, etc. Telles sont, en vrac et en gros, les questions vitales qui me furent posées et qui seront agitées dans ce livre.

Questions périlleuses, parce qu'elles mettent en cause des structures organiques, questions surtout troublantes pour la foi de notre temps. J'ai accepté néanmoins d'en traiter parce qu'elles me sont familières et me hantent, moi le premier, et aussi parce que j'en ai souvent traité dans mes ouvrages, dans le dernier paru au Cerf notamment, et encore dans de nombreux articles de revue, des conférences et des débats, et que ces questions sont au cœur du livre que je rédige ces temps-ci et que j'espère publier à la fin de l'année prochaine – c'est pourquoi j'ai estimé ne pas pouvoir m'y dérober. Non, je le répète, parce que je pense avoir des solutions de « sortie de crise ». Mais parce qu'il serait insensé, pour un théologien, de ne pas se poser ces questions que tant de catholiques se posent autour de lui, parce qu'il est urgent d'y réfléchir, et pour y encourager.

Il y a eu des époques où des problèmes de ce genre – mais pas tous à la fois comme aujourd’hui – se posaient et où il paraissait plus prudent, aux autorités religieuses et aussi aux simples théologiens, de se taire et d’attendre, pour ne pas alerter l’opinion publique ni troubler la foi des fidèles, d’attendre que les esprits se soient apaisés, peut-être qu’on ait trouvé une solution, plus habituellement que le problème soit oublié. Mais la crise actuelle est trop générale et touche trop de sujets vitaux pour qu’on puisse espérer qu’elle se résorbera d’elle-même rien qu’en laissant le temps s’écouler.

C’est pourquoi j’ai accepté que ces questions me soient posées, dans leur brutalité parfois, et que mes réponses soient publiées, sans en atténuer le tranchant, dans l’espoir que le trouble des catholiques de notre temps retienne l’attention de tous ceux qui portent, à quelque niveau et sous quelque forme que ce soit, la responsabilité des orientations de notre Église. Beaucoup de ces fidèles hésitent à rester dans l’Église ou à la quitter, comme tant d’autres l’ont déjà fait, ce qui revient souvent, pour eux, à se demander s’ils vont lutter pour garder une foi vivante ou la laisser s’en aller par fidélité à leurs propres exigences de vérité. Le titre donné à ces entretiens, *Croire quand même*, exprime le message, de compréhension et d’encouragement, que ce livre voudrait porter à ses lecteurs.

J. M.

Bordeaux, 31 juillet 2010

PROLOGUE

L'humanité – dites-vous – a toujours cru aux dieux. Pourriez-vous préciser ce qu'en définitive cette humanité met depuis le commencement derrière le mot « Dieu » ?

Je crois qu'on ne l'a jamais très bien su, surtout si l'on étale la question à travers les millénaires ! Dieu, c'est l'au-delà insaisissable ; Dieu, c'est ce qui nous questionne. Quand on cherche la naissance de l'idée de Dieu, on ne la voit pas naître, on voit des religions déjà là, déjà installées, ou disons simplement des cultes rendus aux dieux, sans la théologie ou connaissance raisonnée de Dieu que véhiculent les religions. Celles-ci peuvent être tribales, comme dans la littérature védique, ou déjà très politisées comme dans les grands empires ou royaumes mésopotamien, assyrien ou égyptien. Mais on trouve des dieux partout. Dès que les hommes sont venus à la conscience d'eux-mêmes, ils ont trouvé des dieux autour d'eux. Qu'est-ce qu'ils mettaient là-dedans ? À mon avis, ils y ont vu sans doute la personnification de la poussée de la vie qui est dans l'univers mais qu'ils sentaient aussi en eux-mêmes. Sans doute quelque chose comme ça.

Ce que cela donne à voir, c'est que l'humanité est *toujours travaillée par un désir d'altérité*. Et que c'est cela qui a éloigné l'homme de l'animalité, qui lui a fait prendre conscience de sa singularité, de sa dignité. Et

avec cette idée très grande d'une communion avec l'univers : les dieux sont des forces de la nature. Et les dieux sont à l'origine même du sentiment social : la religion homérique est le culte du dieu du foyer ; le premier culte est dépourvu de temple et de prêtres ; le temple est le foyer où cuit le repas de la famille, et le prêtre est le père de famille qui fait des offrandes au dieu en remerciement de la nourriture qu'il en reçoit pour les siens. Ce dieu protège la famille et l'enclos familial, qui ont besoin de protection. La divinité est à la fois très incarnée – elle se tient là dans le foyer – et en même temps souveraine – elle protège la famille parce qu'elle a la maîtrise de la vie et des éléments. Voilà ce qu'on trouve aux origines, ce lien très étroit entre Dieu et l'homme, l'homme et la nature, la nature et Dieu. Qu'est-ce que l'on attend des dieux ? Eh bien, qu'ils continuent à faire jaillir la vie ; la divinité est vue comme la source de la vie et en communion avec l'univers, elle n'en est pas séparée.

Et quand on voit la religion liée aussi aux rites funéraires, que traduit l'idée d'une sépulture ? On enterre le mort en général à côté de sa maison, avec de la nourriture, parce qu'on le considère comme encore vivant, sous le mode de rester en lien avec sa tribu dont la vie collective se renouvelle de génération en génération, promesse de survie pour le défunt. Il y a donc une vie, une communauté de vie, une continuité de vie entre vivants et morts – les morts sont absents, mais non retranchés de la vie des vivants. C'est à travers cette idée du flux intarissable de la vie que l'homme naît au sentiment d'un destin infini, régi par la Puissance souveraine qui gouverne l'univers et entretient la vie en lui, sentiment qui se précisera peu à peu, à travers la philosophie grecque, jusqu'à l'idée d'une parenté de

l'homme avec Dieu. Ainsi la conscience de l'humanité s'affine-t-elle en même temps que la conscience de la divinité.

Deux éléments me frappent particulièrement, dont je ne sais si l'on peut établir un lien entre eux et ce retrait de Dieu, du croire. Le monde connaît une urbanisation continue – le fait urbain est même, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, majoritaire depuis 2008 – et peut-être y a-t-il un lien entre retrait de la nature et retrait de cette dimension sacrée que peut porter la nature. Il y a aussi, naturellement, l'avancée des sciences... Il y a là peut-être un élément que l'on pourrait emprunter au théologien Dietrich Bonhoeffer quand il parle de Dieu comme « bouche-trou » : très longtemps le divin venait suppléer à nos défaillances de connaissances, à nos peurs, à ce qui nous restait obscur. Et à mesure que cette obscurité bat en retraite avec l'essor extraordinaire des sciences, le divin – qui avait été placé dans cette dimension obscure et mystérieuse – est amené lui aussi à battre en retraite...

Ce à quoi il faut faire attention, c'est que la science ne relève pas d'une autre rationalité que la croyance : les mythes étaient déjà des sciences humaines ! Les mythes étaient déjà des efforts scientifiques pour comprendre l'univers. Prenez le récit de la création dans le livre de la Genèse, qui est d'ailleurs un décalque des récits babyloniens : c'est une tentative de comprendre « scientifiquement » les origines de l'univers, de la terre, des espèces végétales et animales, de l'homme enfin. Cette science, qui ne cesse d'évoluer, finira-t-elle par totalement évacuer l'idée de Dieu ? On peut en faire l'hypothèse. Mais on ne peut pas en même temps ne

pas se demander : « Que restera-t-il de l'homme et de l'idée de l'homme à ce moment-là ? » C'était la crainte de Husserl, quand il voyait les sciences naturelles s'emparer des sciences de l'esprit : on va vous découvrir quelque part dans le cerveau le neurone qui est à l'origine de l'idée de Dieu ! Très bien ! Mais que deviendra l'homme à ce moment-là ? On doit se poser la question, et on a beaucoup de raisons de se la poser quand on voit l'évolution présente de l'humanité. Alors je ne voudrais pas faire peser une menace de type apologétique comme on l'a entendu même dans des discours officiels de l'Église, et dire : « En tuant Dieu, vous tuez l'homme ! » Je ne voudrais pas *disqualifier* les avancées de la science, y compris de la sécularisation, en faisant cette menace et en disant que la notion de Dieu est le seul barrage contre une montée de la barbarie... Il faut cependant bien envisager que l'humanité s'est au long de je ne sais combien de millénaires développée en nourrissant le concept de Dieu ! C'est peut-être une bonne chose qu'elle s'en débarrasse... mais peut-être devrait-elle le garder en concevant Dieu *autrement*, et sans en faire une menace pour l'homme.

Et je crois que le chrétien doit présentement – et notamment le théologien chrétien – interroger sa foi à partir de cette évolution qui se produit. *Mais* je pense qu'il doit en même temps s'efforcer de garder sa foi *autrement* – la garder non pas pour sauver la religion ou l'institution qui lui est liée, mais pour sauver une certaine idée de l'homme dont l'idée de Dieu reste le garant... oui, le garant. J'emploie ce mot à dessein à cause de l'affinité (analysée par Benveniste) des mots « croire » et « croyance » avec le garant, la garantie, l'assurance de récupérer ce qu'on a confié en gage à quelqu'un « de confiance ».

Et dans quelle mesure cette idée de Dieu justement reste le garant de l'idée d'homme ?

Parce que c'est l'idée d'un *destin infini* et que l'homme est à l'*image de Dieu*. Prenons la phrase dans laquelle Levinas résumait la Bible, « *tu te dois à autrui* » ! À mon avis, c'est là une pensée tout à fait chrétienne, quoique formulée par un juif. Mais c'est très fort cela, n'est-ce pas ? Et l'homme que nous avons connu, c'est celui qui est hanté par cette parole-là : tu te dois à l'autre ! Pourquoi irais-je me soucier du pauvre, du SDF ? Pourquoi ?

Cette idée d'une altérité qui est à la fois dans la dignité de l'autre et dans le fait que je me sens appelé à un avenir autre : c'est cela la foi ! Et, finalement, quel est le soutien de la foi ? La révélation, oui... Mais peut-être aussi le sentiment très fort de l'obligation que j'ai de chercher à sauver le monde, à sauver l'idée de l'homme, en cherchant à sauver ma foi. Je pense que c'est quelque chose comme cela... Avec un passage à l'universel, déjà annoncé par les prophètes. C'est étonnant de voir comment nous revivons le drame de l'Israël ancien, qui avait inventé sa révélation !

« Inventer », c'est un mot qu'il faudrait repenser autrement ! Mais enfin, quand les historiens nous apprennent que les récits des cinq livres bibliques appelés le Pentateuque ont été composés très tardivement, après le retour d'exil du peuple de Juda, sur la base de légendes, de souvenirs et de traditions, dans le but de doter ce peuple d'une histoire qu'il n'avait pas, on n'a plus aucune preuve qu'Abraham et Moïse aient jamais existé. Alors, la révélation de Dieu à Abraham et à Moïse, comment nous, chrétiens, pouvons-nous y croire ? Nous y croyons parce que Jésus l'a repensée – ce

qui pose d'ailleurs un problème pour nous – mais enfin elle est liée à sa propre révélation, elle est la mémoire de Jésus. Comment le théologien peut-il sauver autrement l'idée de révélation ? En disant que c'est cette idée qui a forgé l'identité du peuple juif ? Je ne sais pas. Mais moi chrétien, je ne peux pas me reposer simplement sur une révélation qui aurait été faite à un autre peuple auquel je n'appartiens pas. Le livre de Shlomo Sand sur *L'Invention du peuple juif* va poser des questions à un certain nombre de juifs qui se considèrent comme membres du peuple de Dieu. Si c'est la mémoire d'Abraham qui fait l'unité de ce peuple, pour nous, chrétiens, c'est la mémoire de Jésus, je pense, qui nous permet de recevoir la tradition d'Israël comme révélation, c'est-à-dire comme cheminement de la Parole de Dieu vers les Nations. Mais pourquoi ne pas voir cette Parole – cet appel à l'humanisation de l'homme – cheminer aussi à travers les cultes rendus à Dieu depuis le commencement de l'humanité ?

Première journée
À BÂTONS ROMPUS...

L'éclatement de l'Église — Foi, croyance et religion —
Le croyant et le citoyen — Religion et culture —
Tradition et Magistère — Le nom de Dieu

Qu'est-ce que croire au XXI^e siècle ? Comment voyez-vous la situation religieuse de notre temps ?

La question de la croyance et de la pratique de la foi se pose de nos jours en termes assez semblables à propos de beaucoup de religions. Un observateur disait récemment que, déjà vidées d'une partie de leurs fidèles dans les sociétés sécularisées, les religions sont de plus en plus menacées d'éclatement entre groupes fondamentalistes – pour qui l'essentiel de la foi consiste dans la lettre des textes sacrés, dans des points de doctrine, des lois morales ou des préceptes culturels, des traditions vestimentaires ou alimentaires – et groupes charismatiques – adonnés à des pratiques de piété plus ferventes, plus sensibles, parfois exaltées, à des prières de guérison, à des formes de religiosité chaleureuses et communautaires, et à une propagande publique (à du « prosélytisme »).

Quand il s'agit des religions musulmane ou juive, les médias occidentaux parlent fréquemment des fondamentalistes, rarement des charismatiques, d'ordinaire discrets ; chez les musulmans, il y a ceux qui veulent imposer les lois coraniques dans les pays où ils sont majoritaires, ou qui affichent leur particularisme de façon agressive là où ils sont minoritaires, par exemple

TABLE

<i>Avertissement de l'éditeur</i>	7
<i>Avertissement de l'auteur</i>	11
<i>Prologue</i>	17
Première journée : À bâtons rompus... ..	23
Deuxième journée : De la foi au Christ aux dogmes de l'Église.....	87
Troisième journée : D'une Église à l'autre	147
Quatrième journée : Au plein vent du monde.....	209
<i>Épilogue</i>	251

Composition et mise en pages



N° d'édition : L.01EHQN000653.N001
Dépôt légal : novembre 2013

Extrait de la publication